

Mélanie Rutten L'art de l'enfance

Auteure et illustratrice de renom, son livre «L'ombre de chacun» vient de recevoir le prix Québec-Wallonie-Bruxelles. Elle s'est aussi vue récompensée au prestigieux salon de littérature jeunesse de Bologne. Mélanie Rutten imagine et dessine des livres qui ravissent les têtes blondes. Raconter des histoires semble pour elle un jeu d'enfant...

Par Bernard Roisin

Voyages intérieurs

Il était une fois une petite fille née en Belgique, mais dont le père, ingénieur agronome œuvrant pour les Nations Unies, fut amené à travailler partout dans le monde. L'enfant passe ainsi ses premières années pieds nus, en culotte au fin fond du Paraguay, parlant guarani, langue dont elle n'a pas gardé le moindre souvenir. Après avoir déménagé au Congo pendant quatre autres années puis au Mali («où mes parents se sont sépa-

rés») et au Togo, la famille «paternelle» revient définitivement à Bruxelles. Mélanie Rutten a alors 14 ans. Quant à savoir si ces séjours ont beaucoup influencé son travail, elle rétorque «c'est très diffus et inconscient: un passé qui nourrit, mais sans nostalgie aucune. Nous vivions dans la jungle et très isolés, entourés d'animaux. Cela se traduit sans doute dans mes livres au travers de ce rapport à la liberté, au contact direct avec la nature, loin des villes, les pieds dans la terre, la main qui joue avec celle-ci, au milieu des odeurs, des couleurs...» Un côté magique, style Le Douanier Rousseau dont Mélanie dit apprécier l'univers. «Les plantes y sont imaginaires ou dans mes dessins les souvenirs sont évanescents. Souvent mes personnages sont perdus dans la nature, s'y émancipent et s'y développent.» Une nature en arrière-fond qui tend à devenir très colorée, envahissante et présente comme elle le fut durant son enfance.

Une enfance marquée par la forte relation à son petit frère plus jeune d'un an (elle en compte désormais 40) malentendant et souffrant d'un retard mental et d'un handicap assez lourd qui l'empêchera, à partir d'un certain âge, de suivre à l'étranger une scolarité normale au Lycée français. D'où un retour au pays natal, afin de procurer à Augustin un enseignement adapté. Mélanie Rutten ferait-elle des livres pour son frère? «Non, d'abord il ne les lit pas, rit-elle, mais le thème de la différence que j'aborde souvent dans mes ouvrages y réfère certainement; les personnages sont solitaires, les histoires parlent de la difficulté du vivre ensemble, d'être seul; ces aspects ont sans doute un rapport avec Augustin». Elle avoue d'ailleurs avoir beaucoup souffert de le voir ainsi mis de côté, rejeté. Une thématique qu'elle souhaiterait un jour pouvoir développer plus avant dans un livre, mais de façon détournée, comme souvent.

De la photo à l'illustration

Suivant l'exemple de son père, photographe amateur, elle entreprend des études de photographie à l'école du 75 dans l'optique de devenir photoreporter et d'ainsi pouvoir voyager, «une envie qui restait ancrée en moi». Bien que ses ambitions photographiques soient

très sociales, elle se rend compte qui lui est très difficile de photographier des personnes. «Il n'est pas évident de voler des images, de demander la permission ou pas, d'entrer dans l'intimité des gens.» Au fur et mesure, Mélanie se re-tranche dans son studio, retravaillant, recoloriant à la manière d'un photographe du XIX^e des photos d'amoureux, de couples. Peu à peu, elle y ajoute des petits mots, de petites phrases, pénétrant dans l'univers de l'illustration sans s'en rendre compte. «Et puis un jour je n'avais pas encore mes enfants – je suis tombée sur un bouquin intitulé 'La Grande Ourse' de Carl Norac et Kitty Crowther. Leur univers m'a immédiatement parlé: à la fois enfantin mais au contenu très nourri, débordant d'images que je

trouvais formidablement englobantes.» Elle avoue sans peine que la timidité tient aussi son rôle dans ce choix: écrire et dessiner sont des activités très solitaires. «On est chez soi dans sa bulle, sa petite tour, jouant avec ses personnages... tranquille», rit-elle.

Pendant deux ans, la future auteure suit des cours du soir en illustration à Saint-Luc. Sa grande chance est de suivre des stages d'illustrations avec Kitty Crowther qui vient justement de recevoir le prix Astrid Lindgren de littérature jeunesse, «sorte de prix Nobel du genre», précise Mélanie Rutten. «J'y ai appris à avoir confiance, j'imaginai être capable de faire des images, mais pas d'imaginer des histoires. Kitty m'a simplement dit 'les histoires ne se trouvent pas à l'extérieur, mais en toi'. À titre d'exercice, elle nous a proposé d'imaginer un personnage, sorte d'alter ego, et d'en faire une sorte de journal intime au quotidien. Et ce personnage qui s'appelait Marguerite à l'époque a donné naissance à Mitsy, héroïne de mon premier livre.»

À l'époque Mélanie Rutten s'imaginait n'être qu'illustratrice plutôt qu'auteure. «Aujourd'hui j'ai l'impression de n'être ni l'une ni l'autre, sourit-elle. J'aime le choc entre l'image et le texte et c'est dans ce petit espace de liberté au sein du rapport texte-image que je me sens à l'aise.»

Personnages animaliers

Autre influence, issue de l'enfance cette fois, Babar, qui l'accompagna petite dans ses déménagements. «Nous voyageons avec 25 malles métalliques. S'y trouvaient nos jouets et nos livres: nous n'avions pas grand-chose et parmi ces livres, se trouvait Babar, personnage pour lequel j'ai beaucoup d'affection». Jean de Brunhoff est à ses yeux un pionnier dans sa façon d'imaginer l'album jeunesse, prenant beaucoup de libertés dans le rapport texte-image. Mélanie Rutten cite également «Ernest et Célestine» de Gabrielle Vincent et puis surtout Arnold Lobel et son univers là aussi animalier.

Mais si elle avoue avoir commencé tard sa carrière d'auteur jeunesse, celle-ci précède la venue de ses deux enfants. «Avoir des enfants nourrit. Mais ce rapport à l'enfance était déjà présent chez moi avant leur arrivée. Cela tient au plaisir que l'on peut avoir à renouer avec l'enfant qu'on était, avec l'énergie des premières impressions, du premier regard, avec la candeur, la fraîcheur. Tenter de retrouver un regard très neuf sur tout ce qu'on peut concevoir, se révèle très créatif. Cette manière qu'ont les enfants d'aborder les choses de manière très frontale, très brute, sans tout le discours que l'on peut avoir et que l'on s'est construit petit à petit, me fascine.»

Elle se dit encline désormais à écrire des romans première lecture, et pointe «Du vent dans les saules» de Kenneth Grahame comme l'un de ses favoris: «il s'agit là encore de personnages animaliers vivant dans de petits intérieurs confinés. Une communauté qui fait preuve de bienveillance envers ses membres. La nature y est très présente et ce côté anti-héros des personnages

qui reconnaissent leurs faiblesses et leurs limites m'inspire énormément». Mais cela fait quelques livres que les personnages humains commencent à se révéler dans son travail, attestant d'une évolution. Ce qui ne change pas, par contre, c'est le fait que ces histoires n'ont pas de fin. *«Lorsque je lis un livre ou que je regarde un film qui me porte, s'anime-t-elle, je redoute toujours le moment où cela va se terminer. Je n'ai donc pas envie que mes récits s'achèvent.»* Elle avoue aussi laisser des portes ouvertes dans ses histoires conçues comme des tranches de vie et donner ainsi aux enfants la possibilité d'inscrire une suite à l'histoire.

«C'est important pour eux; et puis c'est comme la vie qui ne s'arrête jamais...»

Gagner sa vie en tant qu'auteur jeunesse l'oblige à sortir de sa bulle et à affronter la foule. Souvent sollicitée pour des rencontres avec les lecteurs, Mélanie Rutten donne aussi régulièrement des ateliers d'écriture pour les adultes ou les petits. Par contre, elle imagine mal que son œuvre puisse être transposée sur grand écran *«parce que mes récits sont trop intimistes pour être adaptés au cinéma sous forme de film d'animation. Mes personnages ont un côté trop graphique et diffus»*. Elle ajoute *«je suis d'ailleurs assez fâchée qu'Ernest et Célestine*

aient fait l'objet d'un film. Je ne l'ai pas vu d'ailleurs, le boycottant à mon petit niveau. Lorsque de la magie émane d'une œuvre, il convient de la préserver.»

« Les Sauvages », de Mélanie Rutten, 2015, (Éditions MeMo), 40 p., 14,50 euros.

